

Échappé de la steppe

Repas de morts, Dimitri Bortnikov, éd. Allia, 188 p., 9 €.

Par **Enrica Sartori**

Dim regarde un film porno quand son père l'appelle de chez lui, de « son enfer calme ». Il n'arrive pas à baisser le son et apprend ainsi, dans le bruit, les circonstances de la mort de sa mère. Elle avait travaillé dans une maternité. Sa vieillesse avait été torturée par les âmes d'enfants avortés. C'est un peu folle, parlant toute seule, les pieds chaussés de sacs plastique, qu'elle est tombée et qu'elle est morte.

Après *Le Syndrome de Fritz* (éd. Noir sur blanc) et *Svinobourg* (éd. du Seuil), Dimitri Bortnikov revisite sa steppe natale, son univers familial et son passage à l'armée. Mais les êtres de chair et de désirs ont laissé la place aux esprits perdus. Si les histoires sont les mêmes, le style et l'éclairage sont différents et s'approchent de *Furioso* (éd. MF), premier roman écrit en français par ce Russe né en 1968 et installé en France depuis 1999. Fini le beau Tatare de la Volga taillé comme un ours, aux yeux verts et à la bouche de fille ; fini le déserteur enlacé comme un enfant habitué à souffrir. Les troufions du pôle Nord sont des Ajax, des Achille, des Ulysse, et le colonel un Agamemnon. Ils n'ont ni nom ni visage, leurs mains sont noires et leurs oreilles pourries par le froid. Avec *Repas de morts*, Bortnikov a quitté le versant Genet pour rejoindre le versant Bataille de la littérature. Et s'il s'approche de la poésie, c'est « pour lui manquer ».

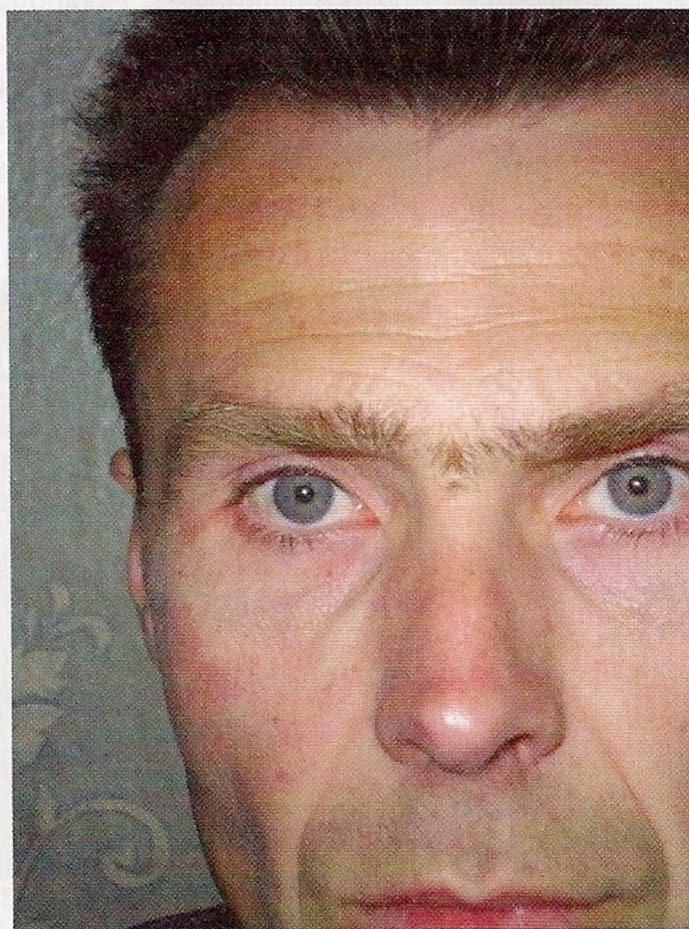
Le texte semble écrit à coups de hache. Bortnikov interrompt les phrases, les démembré. Il est en guerre avec la langue, la maltraite, la met sens dessus dessous. Les deux pieds dans la boue du réel, Dim se bat, mais depuis longtemps la mort l'a fait « exploser en douce ». Ce qui doit être dit est interrompu, la langue reste au bord de la vie. « Tous les deux on sortait de la vie et. On était si près d'elle, très près. »

Des phrases, il ne reste plus qu'un tas de mots, un tas de morts. Dim les déterre en Russie, au bord de la Volga, la terre des soldats de Pougatchev, cosaque du XVIII^e siècle, tsar autoproclamé qui souleva une révolte paysanne, et celle de Gengis Khan et ses « vagues de

Extrait

Ils vous trouveront et ils vous buteront. Sans pitié ni colère. Ils ouvrent pas vos yeux morts pour cracher dedans. Non. Sans colère ils vous buteront de loin et puis partiront. De trente mètres ils tuent un renard dans l'œil. Pour ne pas abîmer la fourrure... Je sais de quoi je parle. Je les ai vus à l'œuvre. Ils sèment pas les balles, non. Ils les plantent.

Repas de morts
Dimitri Bortnikov



▲ **Dimitri Bortnikov** : une odyssée écrite à coups de hache, entre Russie et France.

des injures en préparant la soupe des soldats ; ils s'épuisent sous leurs travaux d'Hercule, ou disparaissent sans ombres ni odeur. La prison pénitentiaire les rend fous, et ils se jettent dans le vide la corde au cou. Les sirènes sont deux prostituées, dans les bras desquelles il trouve l'oubli. Leurs chants ne font plus mourir, juste souffrir. Dans cette histoire, seul le chien s'appelle Ami.

Dim s'échappe de la steppe et retrouve Paris. Il quitte un amour perdu et fuit l'ange de la mort et des Yakoutes, qui veulent lui faire la peau pour une petite escroquerie de rien du tout. Des êtres méthodiques qui tuent « sans pitié ni colère ». La ville ne vaut pas mieux que la steppe. Dans sa chambre, l'assistante sociale l'attend. On lui dit : « Toi t'es malade. Tes mots sont malades tes gestes sont malades tes silences et tes rêves. Même tes fringues – tes lambeaux – sont malades. Ton écharpe... Tu la portes depuis que ta mère est morte. » Il risque de perdre son fils et a peur. Il est devenu un « pauvre kéké ». « Tous ces morts. Comment vivre tout ça. Et toi-même. Comment vivre avec toi », lui demande Clara, la claviste qui tape *Le Bal des revenants*, le double de *Repas de morts*. Paris est un tombeau de solitude. Dim a une chambre près du Père-Lachaise. Les jeunes femmes sont seules et font comme Clara, qui « monte sur son lit comme on descend aux puits noirs ». Les vieilles meurent à l'hôpital, il n'y a plus d'hommes depuis longtemps. Le monologue de Dim est un cri, une douleur, une absurdité, celui d'un « sujet pris et torturé par le langage » (Lacan). Les règles qui organisent la langue sont perdues parce que le monde ne connaît pas de règles, il est soumis à la Faucheuse. Le rythme est haletant, le désordre apparent. *Repas de morts* est orchestré par la raison de la folie de Dim : celle du deuil impossible. Le fils s'habille avec les vêtements de la mère disparue. Il porte son foulard et son sourire. □